

**Nancy
Huston**

Infrarouge

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Artiste et reporter-photographe, Rena Greenblatt rejoint à Florence son père Simon et sa belle-mère Ingrid pour une semaine de promenades parmi les splendeurs de la Renaissance. Mais l'idylle n'est pas au rendez-vous. Naguère scientifique brillant, Simon est désormais un homme fatigué à l'élocution hésitante, et sa femme – solide nature batave – semble peu réceptive aux chefs-d'œuvre toscans. Le couple parental traîne la patte. Et Rena, toute au regret de Paris et de son jeune amant Aziz, s'impatiente. Alors lui viennent quantité de souvenirs, fantasmes et pensées secrètes qu'elle ne peut partager qu'avec Subra, son "amie spéciale", son double, son invisible confidente. Seule Subra sait à quels infrarouges réagit Rena : désir et déchirements de la maternité, beauté et liberté du sexe, émotion devant les corps masculins débarrassés de leurs oripeaux machistes, et que Rena adore photographier dans l'abandon de la jouissance...

Des chapitres vifs et brefs mêlent présent et passé, révoltes en banlieue parisienne (on est en octobre 2005) et insurrection intime, retours du refoulé – l'enfance émerveillée et endolorie, l'adolescence saccagée – et mirages de la clairvoyance. Ainsi, *Infrarouge* raconte deux voyages : celui, désopilant, de vacances ratées, et celui, plus sombre et passionné, qui explore les liens et les conflits familiaux, les codes féminin et masculin, les archétypes trompeurs et les vérités inavouées.

"DOMAINE FRANÇAIS"

NANCY HUSTON

Née à Calgary (Canada), Nancy Huston, qui vit à Paris, a publié de nombreux romans et essais chez Actes Sud et chez Leméac, parmi lesquels Instruments des ténèbres (1996, prix Goncourt des lycéens et prix du Livre Inter), L'Empreinte de l'ange (1998, grand prix des Lectrices de Elle), Lignes de faille (2006, prix Femina), Passions d'Annie Leclerc (2007) et L'Espèce fabulatrice (2008).

DU MÊME AUTEUR

Romans, récits, nouvelles

- LES VARIATIONS GOLDBERG, ROMANCE*, Seuil, 1981 ; Babel n° 101.
HISTOIRE D'OMAYA, Seuil, 1985 ; Babel n° 338.
TROIS FOIS SEPTEMBRE, Seuil, 1989 ; Babel n° 388.
CANTIQUÉ DES PLAINES, Actes Sud / Leméac, 1993 ; Babel n° 142.
LA VIREVOLTE, Actes Sud / Leméac, 1994 ; Babel n° 212.
INSTRUMENTS DES TÉNÈBRES, Actes Sud / Leméac, 1996 ; Babel n° 304.
L'EMPREINTE DE L'ANGE, Actes Sud / Leméac, 1998 ; Babel n° 431.
PRODIGE, Actes Sud / Leméac, 1999 ; Babel n° 515.
LIMBES / LIMBO, Actes Sud / Leméac, 2000.
VISAGES DE LAUBE, Actes Sud / Leméac, 2001 (avec Valérie Winckler).
DOLCE AGONIA, Actes Sud / Leméac, 2001 ; Babel n° 548.
UNE ADORATION, Actes Sud / Leméac, 2003 ; Babel n° 650.
LIGNES DE FAILLE, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel n° 841.
LISIÈRES, Biro éditeur, 2008 (avec Mihai Măgăleşanu).

Livres pour enfants

- VÉRA VEUT LA VÉRITÉ*, Ecole des loisirs, 1992 (avec Léa).
DORA DEMANDE DES DÉTAILS, Ecole des loisirs, 1993 (avec Léa).
LES SOULIERS D'OR, Gallimard, "Page blanche", 1998.
TU ES MON AMOUR DEPUIS TANT D'ANNÉES, Thierry Magnier, 2001
(avec Rachid Koraïchi).

Essais

- JOUER AU PAPA ET À L'AMANT*, Ramsay, 1979.
DIRE ET INTERDIRE : ÉLÉMENTS DE JUROLOGIE, Payot, 1980 ;
Petite bibliothèque Payot, 2002.
MOZAÏQUE DE LA PORNOGRAPHIE, Denoël, 1982 ; Payot, 2004.
À L'AMOUR COMME À LA GUERRE, CORRESPONDANCE, Seuil, 1984
(avec Samuel Kinsler).
LETTRES PARISIENNES : AUTOPSIE DE L'EXIL, Bernard Barrault, 1986 ;
J'ai lu, 1999 (avec Leïla Sebbar).
JOURNAL DE LA CRÉATION, Seuil, 1990 ; Babel n° 470.
TOMBEAU DE ROMAIN GARY, Actes Sud / Leméac, 1995 ; Babel n° 363.

DÉSIRS ET RÉALITÉS, Leméac / Actes Sud, 1996 ; Babel n° 498.
NORD PERDU suivi de *DOUZE FRANCE*, Actes Sud / Leméac, 1999 ;
Babel n° 637.
ÂMES ET CORPS, Leméac / Actes Sud, 2004 ; Babel n° 975.
PROFESSEURS DE DÉSESPOIR, Leméac / Actes Sud, 2004 ; Babel n° 715.
LE CHANT DU BOCAGE, Actes Sud, 2005 (avec Tzvetan Todorov ;
photographies de Jean-Jacques Cournut).
PASSIONS D'ANNIE LECLERC, Actes Sud / Leméac, 2007.
L'ESPÈCE FABULATRICE, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel n° 1009.

© Nancy Huston, 2010

© ACTES SUD, 2010
pour l'édition française
ISBN 978-2-330-01030-0

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2010
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-2995-1

NANCY HUSTON

Infrarouge

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

Au Djawara

*... cette lancinante douleur d'amour,
soudain, ces yeux étrangers et perdus
qui l'espace d'un instant expriment
tout ce qui manque...*

CLAUDIO MAGRIS

*Prends ma blessure, c'est par elle que
le monde entier pourra entrer en toi.*

LES FRÈRES GRIMM

Sur la banquette rouge du café, Rena se penche de plus en plus vers la droite, s'effondrant doucement, insensiblement, contre le corps replet et maternel d'Ingrid. La nuit a été blanche, totalement blanche. Ingrid met un bras autour d'elle et il ne serait pas facile de dire qui, dans ce duo féminin, s'accroche à qui. Bien qu'elle ait les yeux fermés, Rena n'est pas en train de s'endormir, au contraire, elle capte les odeurs de Javel et de lait moussant, sent l'âpreté du tabac au fond de sa gorge, trouve doux le contact du chemisier d'Ingrid contre sa joue et infiniment rassurants les bruits du café : tintement de cuillers, portes qui s'ouvrent et se referment, voix surtout, diverses et superposées, hommes d'affaires pressés de prendre leur *ristretto* avant d'embarquer pour Rome, ivrogne qui commande sa première bière de la journée, annonces sur haut-parleur des trains en partance ou à l'arrivée, bavardages entre serveuses. Je penche donc je suis, se dit Rena, non, je penche vers la droite donc je suis en Italie, en italiques, toutes mes penchées sont en italique, elles hurlent, insistent, se répètent, vocifèrent, m'accusent, *toi la pellicule ultrasensible, comment est-ce possible, comment ? Tu n'as rien vu, rien deviné, rien senti, rien compris, rien détecté ?* Non, parce que pas ça, non, le sein oui la peau oui l'estomac oui les bronches oui

le médiastin oui depuis 1936 la photographie infrarouge est reconnue pour son extrême utilité dans ces domaines-là mais ça non, justement ça non, non, pas du tout.

MARDI

“Jirai n’importe où.”

Cenci

“Ah. C’est vous la dernière Greenblatt ! lui dit, bougon, en italien, sans la regarder, fixant plutôt d’un air maussade la photo dans son passeport, l’homme à la réception de l’hôtel Guelfa. Vos parents sont arrivés tard hier soir, ajoute-t-il d’un air lourd de reproches. *Très* tard.”

Rena ne le corrige pas, ne lui dit pas que ce ne sont pas ses parents, ou plutôt que l’un d’entre eux est son parent et l’autre non, elle n’a pas la moindre envie d’approcher ce panier de crabes, cette boîte de Pandore, ce radeau de la Méduse, alors elle se tait en italien, sourit en italien, hoche la tête en italien, affiche avec volontarisme la sérénité à laquelle elle aspire. La vérité c’est qu’elle redoute cet instant depuis de longues semaines.

“Je sais que c’est absurde, mais je me sens coupable avant même de commencer”, a-t-elle dit à Aziz, voici quelques heures à peine, pendant qu’à petite vitesse ils roulaient à travers l’épais brouillard qui, pour une raison mystérieuse, semble envelopper en toute saison et à toute heure l’aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. “Eh ! elle exagère ! l’a taquinée Aziz, tout en caressant sa cuisse gauche.

Elle s'offre huit jours de vacances en Toscane et en plus elle veut qu'on la plaigne !”

Debout près de la voiture garée au dépose-minute à l'aéroport, elle a longuement embrassé son homme. “Au revoir, amour... On se parlera chaque jour, n'est-ce pas ? – Mais oui.” Aziz l'a prise dans ses bras et serrée de toutes ses forces. Puis, s'écartant d'elle pour la regarder : “C'est vrai que tu es tout en vrac, ce matin, mais je ne me fais pas de souci. Tu es armée, tu survivras.”

Il la connaît bien, Aziz. Sait qu'elle a prévu de maintenir Simon et Ingrid à distance, de les mettre en joue, en cadre, en boîte, de les mitrailler avec son Canon. “Allez, tu survivras”, a-t-il répété en remontant dans la voiture. Elle s'est penchée pour se noyer une dernière fois dans son regard sombre et, en guise d'au revoir, a passé lentement son index sur sa lèvre inférieure.

Ils avaient fait l'amour ce matin avant la sonnerie du réveil et elle avait voulu qu'il vienne sur son visage, c'était si fort le moment où, tenant son sexe dans ses deux mains, elle sentait soudain la semence traverser puis jaillir, crème de jeunesse tiède et merveilleuse, elle l'avait étalée sur sa figure, son cou, ses seins, l'avait sentie sécher et se rafraîchir ; en se lavant ce matin elle avait tenu à garder, fine et transparente sous la mâchoire, à la naissance du cou, un peu de cette trace invisible de son amant : masque léger pour la protéger, l'aider à affronter l'épreuve...

L'homme lui tend une clef et l'informe, toujours bougon et en italien, que sa chambre, le numéro 25, est au deuxième étage, au fond du couloir.

Ce qu'il ne lui dit pas c'est que la chambre est en fait la *même chose* que le couloir : on s'est

contenté d'y mettre une porte et d'installer dans un coin une minuscule cabine de douche. Au premier coup d'œil elle comprend qu'il ne faudra rien laisser sur le lavabo car le lavabo prendra sa douche en même temps qu'elle. Longue chambre étroite, donc, et même étroite tout court... mais dont la fenêtre donne sur un jardinet charmant : fleurs, vigne vierge sur les murs, vue sur des toits aux tuiles rouges. Elle respire. Ah, tu vois ? dit-elle tout bas à Subra, l'Amie spéciale qui l'accompagne partout. C'est tout de même Florence, il y a du beau.

Et pourquoi te sentirais-tu coupable, voyons ? lui dit Subra. Tu n'es pas Beatrice Cenci, que je sache !

C'est vrai, ça, convient Rena. D'abord je ne suis pas née dans une famille aristocratique à Rome au XVI^e siècle. Ensuite je n'ai pas vingt et un ans. Mon père de quarante-cinq ans ne m'a pas enfermée dans son *palazzo* des Abruzzes avec sa deuxième épouse Lucrezia, pour nous humilier et nous brutaliser. Il n'a pas tenté de me violer. Je n'ai pas planifié son assassinat avec l'aide de mon frère et de ma belle-mère. Je n'ai pas engagé des tueurs professionnels pour qu'ils enfoncent à coups de massue un gros clou dans son œil droit, et personnellement assisté à la chose. Je n'ai pas, ensuite, précipité le cadavre par-dessus la falaise. Je n'ai pas été arrêtée, interrogée, et condamnée à mort. On ne m'a pas tranché la tête en 1599, au Castel Sant'Angelo sur le Tibre. Non, non, rien à voir : je suis à Florence, pas à Rome, ma belle-mère aime mon père, c'est moi qui ai quarante-cinq ans, la tête sur les épaules... et tout le monde est innocent !

Subra rigole.

Longeant le couloir jusqu'à la chambre 23, Rena gratte à la porte comme un chat. Longue pause.

Pourquoi si terrorisée alors ? *Il y a du beau*. Je leur offre en toute simplicité ce voyage, à eux qui n'ont jamais mis les pieds en Italie, pour fêter les soixante-dix ans de mon papa.

Sacco di Firenze

Simon a l'air moins disposé à la fête que jamais ; quant à Ingrid, elle a le visage bouffi, les yeux rougis de larmes.

Il est midi passé mais le couple vient de se lever. C'est qu'ils ont échappé de justesse à une tragédie, hier soir : Ingrid lui en fait le récit détaillé pendant qu'ils prennent leur petit-déjeuner. Ils sont arrivés de Rotterdam en retard, à une heure du matin, ayant voyagé toute la journée dans un train plein à craquer de *ragazzi* bruyants et agités. Rompus en descendant du train, ils ont cherché à se repérer dans cette ville inconnue, ce pays inconnu, cette langue inconnue. Errance douloureuse autour de la stazione Santa Maria Novella, encombrés de leurs sept pièces de bagage, certaines sur roulettes, d'autres accrochées à leur dos et à leurs épaules. Désorientés, ils se sont égarés et ont fait un immense détour, passant devant des merveilles et les détestant de n'être pas l'hôtel Guelfa. (Santa Maria Novella, non la gare mais l'église, décorée par Domenico Ghirlandaio, le maître de Michel-Ange en personne ! Là, sous leurs yeux, dans la suave nuit florentine !) Ereintés, ils se sont arrêtés à un carrefour pour reprendre leurs esprits et leur souffle, étudier le plan à la lumière d'un lampadaire. Arrivés enfin pantelants dans leur chambre à l'hôtel Guelfa, après l'attente devant la porte, l'échange avec l'hôtelier revêche et l'ascension des escaliers (trois étages bien raides), Ingrid a machinalement compté les

bagages et... six au lieu de sept. Recompté : six, vraiment. Syncope. Le sac manquant, bien que le plus petit, était le plus important ; il contenait leurs passeports, billets d'avion, argent... Alors Simon – épuisé rompu septuagénaire égaré – est redescendu, a refait le chemin jusqu'au carrefour de leur repos et, malgré le va-et-vient constant à cet endroit, a trouvé la sacoche sous le lampadaire.

“Aussi miraculeusement intacte que la Madone”, conclut-il triomphalement.

Rien qu'à se rappeler sa peur de la veille, Ingrid pleure à chaudes larmes.

On pourrait écrire une épopée, se dit Rena : *Le Sac de Florence*, pour faire pendant au sac de Rome... Mais elle sait qu'Ingrid ne voudrait pas apprendre que la mise à feu et à sang de cette dernière ville en 1527 par les armées de Charles Quint a causé vingt mille morts et des dommages incalculables au patrimoine artistique ; dans son esprit la seule destruction dans l'histoire de l'humanité est celle de Rotterdam, sa ville natale, par les Allemands le 14 mai 1940. Ingrid avait alors un mois, la maison de sa famille a été touchée, s'est effondrée, sa mère et ses trois frères sont morts sous les décombres, elle-même doit la vie au poêle en fonte près duquel avait été posé son berceau, “Je suis née dans des ruines, aime-t-elle à dire en sanglotant, j'ai tété un squelette”...

“Euh... Florence ? Vous voulez voir Florence ?”
Ça commence mal.

Angoli del mondo

Alors que les Florentins ont déjà abattu une demi-journée de travail, Simon et Ingrid n'ont pas l'air pressés de décoller de leur table de petit-déjeuner.

“Tu ne veux pas manger une de nos pâtisseries, Rena ? dit Ingrid. Tu n’as pas maigri ? Combien tu pèses ?”

Elle m’en veut, se dit Rena, d’avoir un corps qui ne change pas, un corps dont ni la maternité ni les années n’ont réussi pour l’instant à arrondir les angles. A quarante-cinq ans j’ai le même tour de hanches qu’à dix-huit quand elle a fait ma connaissance, elle se dit que Toussaint et Thierno ont dû se trouver drôlement à l’étroit là-dedans. Elle a du mal avec mon look en général, qu’elle trouve morbide : ce goût pour les lunettes noires, le noir tout court, le cuir.

Cette Rena ! dit Subra, singeant à la perfection la voix d’Ingrid dans la tête de Rena. Toujours un sac à dos au lieu d’un sac, puisqu’elle a horreur des sacs de dame et de tout ce qui est dame en général. Voilà qu’en plus elle porte un feutre d’homme maintenant ; ça doit lui servir tantôt de parasol tantôt de parapluie, tout en lui laissant les mains libres pour la photo. Et ces cheveux coupés si court ! On dirait une lesbienne... Ça ne m’étonnerait pas, d’ailleurs. Venant de Rena, rien ne m’étonne... Pourquoi s’en tenir aux seuls hommes, après tout ? Quand on a une âme d’exploratrice on explore tout, n’est-ce pas ? Puis il y a l’exemple de son frère...

“Tu sais que j’ai horreur des pèse-personnes, répond Rena tout haut. Même quand mes fils étaient bébés j’ai refusé de les peser, je me disais que s’ils étaient trop chétifs je m’en apercevrais toute seule.

— Mais tu es bien obligée de te peser lors de tes visites chez le médecin ?

— Voilà pourquoi j’ai tendance à fuir les membres de cette profession. Voyons... la dernière fois, c’était autour de quarante-neuf kilos.

— C’est trop peu pour une femme de ta taille. N’est-ce pas, papa ?

— OK, je vais essayer de rapetisser.”

Aïe, même Simon ne rigole pas. C’est son père à elle et non celui d’Ingrid, mais celle-ci l’appelle *papa* depuis la naissance de leurs quatre filles dans les années 1980 et apparemment il n’y voit pas d’inconvénient.

Pauvre Simon, se dit Rena. Il a l’air découragé d’avance. Redoute les jours à venir. A peur que je ne veuille les traîner, les bousculer, les épater, les impressionner, les écraser avec mon savoir, mon énergie, ma curiosité. Se dit qu’ils auraient mieux fait d’aller directement de Rotterdam à Montréal. Craint de me décevoir. “Ma chère fille je suis vieux je le confesse”, comme dit le roi Lear. Soixante-dix ans ce n’est pas vieux de nos jours, sauf que là, franchement, il est fatigué et je lui pèse. Je l’épuise et lui pèse.

Ils ont fini de manger les écoeurantes pâtisseries sous plastique et de boire le jus soi-disant d’orange, mais se demandent s’il ne serait pas possible d’avoir une deuxième tasse de café, pas un cappuccino cette fois mais un café au lait.

Rena va au comptoir passer leur commande, le patron lui répond avec brusquerie que *cappuccino* et *caffèlatte* c’est *la stessa cosa*, elle lui précise alors leur désir dans ses moindres détails – un café allongé avec un peu de lait chaud à côté – et obtient gain de cause. Ils sont babas.

“Mais... tu parles l’italien !” s’exclame Ingrid quand elle revient.

Non, non, ce n’est pas ça, c’est juste que... la communication est plus aisée avec des inconnus.

“Facile d’être polyglotte, dit Ingrid, poursuivant sa réflexion sur les talents linguistiques de sa belle-fille, quand on a épousé une floquée d’étrangers et voyagé pour sa profession aux quatre coins du globe.”

En somme, tu n'as aucun mérite, murmure Subra.

Ben voilà, lui répond Rena. Il ne servirait à rien de lui rappeler, comme je l'ai déjà fait à maintes reprises, que mes quatre maris – Fabrice l'Haïtien, Khim le Cambodgien, Alioune le Sénégalais, et Aziz l'Algérien – sont tous, de par l'insigne générosité de la colonisation française, francophones. Mes amants québécois aussi, du reste : tous les professeurs, camionneurs, serveurs, chanteurs et autres éboueurs dont les “T'es belle”, “Donne-moi un p'tit' bec”, “Chu tombé en amour avec toué” ont scandé mes années adolescentes... Je les préférais à mes anglophones voisins et camarades de classe, trop sains à mon goût, qui abordaient le sexe avec la même application que le jogging – quoique en enlevant leurs baskets le plus souvent –, me faisaient subir en pleine action un interrogatoire sur la nature et l'intensité de mon plaisir, et se douchaient aussitôt après l'orgasme.

Ce doit être depuis cette époque que la langue anglaise agit sur toi comme une douche froide ! suggère Subra.

Ecco. Je ne suis pas francophile mais francophonophile, j'ai un faible irrationnel pour la langue française dans tous ses avatars... N'empêche que je me débrouille admirablement en italien.

“C'est drôle qu'on parle encore des quatre coins du globe, murmure Simon.

— C'est une expression toute faite ! dit Ingrid, sur la défensive.

— Oui, mais elle doit dater d'avant Christophe Colomb, tu ne crois pas ? insiste son mari. Avant qu'on n'ait compris que la Terre était ronde.

— Euh..., ose glisser Rena. Vous ne voulez pas qu'on sorte ?”

Ils ne peuvent pas me dire non, dit-elle à Subra. Ils ne peuvent quand même pas me répondre : Tu

sais, Rena, dans le fond, nous sommes venus en Toscane pour nous enfermer huit jours durant dans un hôtel médiocre et sans vue.

Rena s'accroche à Subra, cette grande sœur imaginaire qui, depuis des décennies, approuve tous ses dires, rit de toutes ses blagues, avale tous ses mensonges (accréditant tranquillement, par exemple, l'idée qu'elle est déjà mariée avec Aziz) et calme toutes ses angoisses.

Cro-Magnon

Une petite demi-heure plus tard, ils sortent dans la via Guelfa.

Voyant que Simon s'est affublé d'une casquette de baseball bleu électrique et Ingrid d'un blouson de sport rose, Rena ravale sa consternation. D'accord j'irai jusqu'au bout, boirai la tasse du tourisme jusqu'à la lie, pourquoi en rougir puisque telle est bien la vérité de notre état ? Effleurant du dos de la main la trace légère d'Aziz sous sa mâchoire, elle prend sur elle.

Leur première destination est l'église San Lorenzo mais, au bout de quelques pas, le regard de son père est happé par quelque chose au fond d'une cour. Qu'a-t-il vu ?

“Qu'est-ce qu'il a vu ?

— Des jambes, dit Ingrid.

— Des jambes ?

— Oui, crie Simon. Venez voir !”

Les deux femmes n'ont pas le choix.

En effet, derrière la vitre sale d'un atelier : une paire de jambes.

“C'est bizarre, non ? C'est quoi, à ton avis ?”

Mais je ne sais *pas*, papa, et du reste quel intérêt ? Ce n'est pas ça, Florence !